

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Le cardinal de Retz

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 124-137

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

LE CARDINAL DE RETZ

Avant de nous mettre en présence d'une scène extérieure fort complexe, la Fronde, occupée de mille forces et personnages : amis, ennemis, complices, le Cardinal de Retz ¹ dans ses *Mémoires* nous donne d'assister à un autre débat, tout intérieur celui-là. Rendons-nous à l'invitation, peut-être que cet homme, souverainement antipathique au premier abord, nous retiendra-t-il sous l'effet de quelque mystérieux charme.

Je ne pouvais ignorer que je ne fusse très mal dans l'esprit du Cardinal. Je voyais la carrière ouverte, même pour la pratique, aux grandes choses, dont la spéculation m'avait beaucoup touché dès mon enfance ; mon imagination me fournissait toutes les idées du possible ; mon esprit ne les désavouait pas, et je me reprochais à moi-même la contrariété que je trouvais dans mon cœur à les entretenir. Je m'en remerciai, après en avoir examiné à fond l'intérieur, et je connus que cette opposition ne venait que d'un bon principe ².

Retz s'observe comme il observe le monde politique : il découvre en lui les mêmes caractéristiques et le même paysage ; de part et d'autre vivent et agissent des protagonistes, des éléments favorables à une entreprise, d'autres défavorables, d'autres enfin intermédiaires, tiraillés. Le monde serait-il une projection de sa vie intérieure ? Ou faut-il dire que cette vie est saisie comme le monde ?

¹ Jean-François Paul de Gondi, né en 1613, coadjuteur de l'archevêque de Paris en 1643, nommé Cardinal en 1652, s'appela dès lors M. de Retz.

² Toutes les citations renvoient à l'éd. de la Pléiade ; — p. 82.

Dans le récit des *Mémoires*, nous sommes parvenus, avec la réflexion rapportée ci-dessus, au moment où l'auteur a dénoncé l'état critique du pays, l'illusion parfaite que donne cette espèce de léthargie dans laquelle il subsiste et « qui n'arrive jamais qu'après de grands symptômes »³. Devant cette fermentation secrète et malade, Retz vient d'accuser l'incapacité du médecin (Mazarin). Bientôt ce grand malade que tend à devenir l'Etat n'aura personne capable de le sauver.

Personne pour le sauver ? Gondi⁴ rêve ...

Mais son « rêve » est d'une nature très particulière qui se manifestera peu à peu, du moins je l'espère, au cours de cette étude.

Spéculation d'enfant

Tout enfant déjà, Gondi prenait plaisir à rêver : ce qui peut-être est naturel ; mais ce qui l'est certes moins c'est que « dès [son] enfance » il se « nourrissait » de la pensée des « conjurations passées »⁵. Tout en lui se trouvait attiré, convoqué par de grands périls et de grandes actions. La psychologie, ou même la simple observation des enfants nous révèle à quel point imagination et réalité ne représentent pour eux qu'une seule et indissociable réalité. Mais chez le jeune Gondi le rêve s'alimente, et donc il s'imprègne, de ces actions extraordinaires et puissantes que des hommes ont vécues. L'histoire réelle nourrit son rêve et exerce, sur ce petit garçon une étrange fascination : « ... aux grandes choses, dont la spéculation m'avait beaucoup touché. » L'alliance des mots est significative par elle-même. Notons toutefois qu'au XVII^e siècle le verbe « toucher », à côté de sa signification morale — faire une impression profonde, émouvoir, charmer — en avait une, entre autres, toute physique — chasser

³ p. 70.

⁴ Ce n'est que plus tard que Gondi s'appela Card. de Retz.

⁵ p. 94.

devant soi en frappant des vaches, des bœufs, etc. Nous allons découvrir que ces étranges rêveries deviendront des puissances d'action, après avoir été une manière de « vie antérieure » où Retz trouva un précoce mûrissement intérieur. Combien de fois se plaît-il en effet à souligner dans ses *Mémoires* que ses actions n'étaient pas de son âge.

*Vous avez le sang bien froid pour un homme de votre âge, lui dit M. de Bouillon sur un ton de raillerie*⁶.

*Je me conduisis avec une patience qui n'était pas de mon âge*⁷.

*Je me conduisis dans cette occasion mieux qu'il n'appartenait à mon âge*⁸.

La pratique

Mais bien que cette spéculation d'enfant douât les personnes, les choses et les événements d'une certaine existence, celle-ci n'en demeurait pas moins de « rêve », ou passée, c'est-à-dire invisible. Soudain la conjoncture historique révèle à Jean-François Paul de Gondî le chemin, la « carrière » par où ces grandes imaginations d'enfant pourraient s'engouffrer et devenir en quelque sorte palpables, comme de vrais jouets... Il comprend que la grave situation de l'Etat lui offre la possibilité d'« agir » ses rêves. « Je voyais la carrière ouverte, même pour la pratique... » Par « pratique » il faut entendre l'« exécution » d'une action proposée⁹. Dans l'adverbe « même » éclate, semble-t-il, un sentiment d'exultation, d'exaltation, un sentiment de liberté ; c'est qu'en effet, un rêve n'existe chez Retz que pour se « réaliser ». Nous touchons ici à une marque profonde de sa nature, qui, dans un autre domaine se manifeste par une sensualité effrénée. La vérité pour lui n'est point « spéculative », elle est « pratique », pour reprendre les termes de philosophie scolastique qui devaient lui être familiers.

⁶ p. 22.

⁷ p. 63.

⁸ p. 11.

⁹ « ... sur ce point de la pratique, c'est-à-dire sur le point de l'exécution... », p. 17.

« Qui peut donc écrire la vérité, que ceux qui l'ont sentie ? »¹⁰ La vérité est quelque chose qui s'éprouve, se vit, se palpe, se fait. Mais cela ne doit pas nous induire en erreur. Le tempérament si doué de Retz n'est pas borgne, si l'on peut dire ; il est comme une médaille dont certes la pratique serait l'avvers, mais dont le revers inséparable est la « spéculation ». Sa pensée si subtile, si rapide et si féconde est une sorte d'action retournée. L'homme par sa faute est-il dans le malheur ? qu'il cherche des remèdes plutôt que des excuses !¹¹ Que le repentir trouve son correspondant dans la pratique :

*... il est bien plus ordinaire aux hommes de se repentir en spéculation d'une faute qui n'a pas eu un bon événement, que de revenir, dans la pratique, de l'impression qu'ils ne manquent jamais de recevoir du motif qui les a portés à la commettre*¹².

Le cœur et la pensée, la spéculation et la pratique doivent être de même amplitude, l'un doit être co-extensif à l'autre, sinon il peut y avoir danger :

*... cette pensée m'a toujours paru une de ces visions dont la spéculation est belle et la pratique impossible ; la méprise en ces matières est toujours périlleuse*¹³.

L'heureux concours de ces deux puissances semble rare et ne se trouve que dans les génies, au rang desquels Retz s'élève.

Comme ils m'eurent laissé tout seul pour le quart d'heure que je leur avais demandé, je ne fis pas seulement réflexion sur ce que je pouvais, parce que j'en étais très assuré : je pensai seulement à ce que je devais, et je fus embarrassé. Comme la manière dont j'étais poussé et celle dont le public était menacé eurent dissipé mon scrupule, et que je crus pouvoir entreprendre avec honneur et sans être blâmé, je m'abandonnai à toutes mes pensées. Je rappelai tout ce que mon imagination m'avait jamais fourni de plus éclatant et de plus proportionné aux vastes desseins ; je permis à mes sens de se laisser chatouiller par le titre de chef de

¹⁰ p. 35 : sonorité pascalienne de cette affirmation.

¹¹ p. 236.

¹² p. 240.

¹³ p. 144.

parti, que j'avais toujours honoré dans les Vies de Plutarque ; mais ce qui acheva d'étouffer mes scrupules fut l'avantage que je m'imaginai à me distinguer de ceux de ma profession par un état de vie qui les confond toutes. Le dérèglement de mœurs, très peu convenable à la mienne, me faisait peur ; j'appréhendais le ridicule de Monsieur de Sens. Je me soutenais par la Sorbonne, par des sermons, par la faveur des peuples ; mais enfin cet appui n'a qu'un temps, et ce temps même n'est pas fort long, par mille accidents qui peuvent arriver dans le désordre. Les affaires brouillent les espèces, elles honorent même ce qu'elles ne justifient pas ; et les vices d'un archevêque peuvent être, dans une infinité de rencontres, les vertus d'un chef de parti. J'avais eu mille fois cette vue ; mais elle avait toujours cédé à ce que je croyais devoir à la Reine. Le souper du Palais-Royal et la résolution de me perdre avec le public l'ayant purifiée, je la pris avec joie, et j'abandonnai mon destin à tous les mouvements de la gloire¹⁴.

Il s'agit de voir, prévoir, deviner et prendre, car « il n'y a rien dans le monde qui n'ait son moment décisif, et le chef-d'œuvre de la bonne conduite est de connaître et de prendre ce moment... »¹⁵

Si la vérité « se sent », nous sommes ainsi amenés à concevoir la « pratique » comme une connaissance éprouvée, vécue, concrète, du réel, lequel va nous apparaître comme un énorme jeu.

Voici une phrase où se trouvent groupées et bien mises en évidence ces données :

La dame eût été bien fâchée que l'on ne les (= rencontres nocturnes) eût pas vues, mais elle les mêlait, et à ma prière et parce qu'elle-même y était assez portée, de tant de diverses apparences, où il n'y avait pourtant rien de réel, que notre affaire (= leurs amours), en beaucoup de choses, avait l'air de n'être pas publique, quoiqu'elle ne fût pas cachée. Cela paraît galimatias ; mais il est de ceux que la pratique fait connaître quelquefois et que la spéculation ne fait jamais entendre¹⁶.

La réalité est aussi complexe, aussi « galimatias » que la phrase, et les règles du jeu ne s'apprennent jamais si bien que par ceux qui jouent...

¹⁴ p. 95-96 ; cf. p. 26.

¹⁵ p. 119.

¹⁶ p. 52.

Ce jeu peut être double, triple, superposé, où l'action se révèle parfois plus sage que la parole :

*Il faut avouer que M. le Cardinal de Mazarin joua et couvrit très bien son jeu en cette occasion*¹⁷.

Nous aurons l'occasion de reprendre cette scène à facettes.

*Je ne parlai pas si judicieusement sur un autre sujet (...) que j'avais agi sur celui-là*¹⁸.

Les hasards d'un vrai jeu réclament toutes les ressources de l'imagination ; c'est elle, la faculté pratique ; toutes deux ont partie liée :

*... un détail qui est curieux par sa bizarrerie et qui est de la nature de ces sortes de choses qui ne tombent dans l'imagination que par la pratique*¹⁹.

C'est bien l'imagination qui donne de tout voir également et de tout prévoir également²⁰. Et ce « tout » privilégié n'est-il pas d'abord les « grandes choses » ?

Les grandes choses

Ce qui a charmé et nourri l'enfance de Retz, ce qui maintenant le tente et l'appelle, ce sont les « grandes choses ». Il n'a pas le « faible de ne point mépriser les petites choses »²¹, et à l'encontre de Condé, il avait reçu d'assez bonne heure

*cette maxime si nécessaire aux princes, de ne considérer les petits incidents que comme des victimes que l'on doit toujours sacrifier aux grandes affaires*²².

p. 236.

¹⁹ p. 248.

²¹ p. 9.

p. 53.

²⁰ p. 127.

²² p. 120.

Malheureusement, cette soif des grandes choses semblait devoir altérer son cœur durant sa vie entière à cause de la « piété » de son père, qui l'avait contraint à revêtir la soutane, et à cause de la malice de son « étoile », qui avait déjoué ses plans de libération, comme elle avait permis qu'il demeurât « avec sa soutane et un duel »²³. Toutefois, cette soif n'était pas en lui de celles qui jettent dans la langueur ; au contraire, elle donnait naissance à des mirages de grandeur, qui à leur tour lui demandaient le jour. Il songe à quitter la soutane, mais seulement « à de bonnes enseignes et par quelques grandes actions »²⁴. Il espère trouver « une issue non pas seulement honnête, mais illustre »²⁵.

L'enfant qui rêvait de conjurations passées demande à devenir un grand homme aux magnifiques exploits. Il participe activement à un complot visant à l'assassinat de Richelieu :

*J'embrassai le crime qui me parut consacré par de grands exemples, justifié et honoré par le grand péril*²⁶.

Cette décision toutefois ne laissait de l'inquiéter, de faire lever en lui un certain malaise. Il pressentait peut-être que cette entreprise, désavouée par son cœur mais à laquelle il communiait déjà, recelait quelque chose de sa mission, de sa vocation.

Aujourd'hui, il devine et sent quel doit être son rôle, où doit être sa place entre l'Etat malade et le médecin fourbe et incapable : « ... y a-t-il action plus grande au monde que la conduite d'un parti ? »²⁷. Cependant la fin de la phrase que nous étudions « ... et je me reprochais à moi-même... » nous le montre encore dans l'hésitation, il trouve de la « contrariété » dans son cœur. Nous verrons pourquoi il est retenu et comment il orientera son action. Pour l'instant, il s'agit d'explicitier ce que sont ces grandes choses, cette « conduite d'un parti », et ce qu'elles exigent.

²³ p. 3.

²⁵ p. 23.

²⁷ p. 20.

²⁴ p. 13.

²⁶ p. 18.

Son enfance avait largement ouvert les portes aux récits historiques des conjurations : le réel envahissait le rêve qu'il enflammait. Par un mouvement inverse, le rêve envahit, semble-t-il, le réel, la pratique, à laquelle il infuse une dimension ludique. Ce qui est réel : c'est le jeu, et lui seul, ou encore, ce monde, créé par son imagination et par lequel il prétend pénétrer, transformer, régir le monde où vivent ses contemporains. A univers nouveau, lois nouvelles. Parlant de Molé, il écrira :

*... tout ce qui était extraordinaire lui était suspect. Il n'y a guère de disposition plus dangereuse en ceux qui se rencontrent dans les affaires où les règles ordinaires n'ont plus lieu*²⁸.

La seule morale valable en ce domaine consiste en la soumission aux règles du jeu ; morale de l'action, souple comme elle : « Les extrêmes sont toujours fâcheux, mais ils sont sages quand ils sont nécessaires. »²⁹ Il semble bien que nous surprenions ce passage d'un monde à l'autre et en conséquence d'une « morale » à l'autre, lorsque Retz relate sa retraite fermée à St-Lazare, où il prit le parti de « faire le mal à dessein » !

*... je pris la ferme résolution de remplir exactement tous les devoirs de ma profession, et d'être aussi homme de bien pour le salut des autres, que je pourrais être méchant pour moi-même*³⁰.

L'homme meurt et donne le jour à l'acteur, ce dernier fort agile et parfois multiple : car la scène contient moins un décor simultanément que mille pièces simultanément jouées où les acteurs doivent parfois se dédoubler :

*... Il me fallut jouer, en un quart d'heure, trente personnes tout différents*³¹.

²⁸ p. 157-158.

²⁹ p. 108.

³⁰ p. 44 et 45.

³¹ p. 246.

Une telle complexité dans les situations exige, on s'en doute, de rares qualités. Il faut une prudence hardie et mesurée, qui sait ne pas agir et oublier les causes évidentes pour tenir compte du « nez de Cléopâtre » :

*... je lui répondis que j'avais toute ma vie estimé les hommes plus par ce qu'ils ne faisaient en de certaines occasions, que par tout ce qu'ils eussent pu faire*³².

*... je voyais encore mieux qu'il y a des conjonctures où la prudence même ordonne de ne consulter que le chapitre des accidents*³³.

Il y faut encore de la « hardiesse d'esprit et de cœur » et de l'imagination.

L'imagination et l'esprit

L'imagination devine, se passionne et crée. L'esprit juge. Le cœur réalise, opère, mais il est des cas où lui aussi apporte un jugement, suprême celui-là.

Son imagination bat incessamment des ailes, toujours en quête de solutions devant les problèmes, d'issues devant les impasses, de palliatifs, de correctifs devant les inepties de ses acolytes, de ruses devant celles de ses adversaires. Parfois « plongeant dans l'inconnu pour y trouver du nouveau » :

Je rappelai tout ce que mon imagination m'avait jamais fourni de plus éclatant et de plus proportionné aux vastes desseins.

L'imagination est la faculté du possible, du futur ; faculté de la passion qui agit, elle voit, elle sent.

Ils la (= la cabale) faisaient eux-mêmes, mais ils ne la connaissaient pas ; et l'aveuglement, en ces matières, des bien intentionnés, est suivi pour l'ordinaire, bientôt après, de la pénétration de ceux qui mêlent la passion et la

³² p. 94.

³³ p. 110-111.

*faction dans les intérêts publics et qui voient le futur et le possible dans le temps que ces compagnies réglées ne songent qu'au présent et qu'à l'apparent*³⁴.

Il y a davantage. Elle ne se contente pas de pénétrer les circonstances et les événements, elle pénètre encore et perce jusqu'au cœur des êtres derrière leur masque. Elle voit et découvre la part qu'ils retirent au rôle que voudrait leur faire jouer Retz, ou le surplus qu'ils y ajoutent.

*Comme il vit que je ne donnais pas dans le panneau, il voulut m'y pousser*³⁵.

*J'en connus l'art et j'y remédiai*³⁶.

*Il faut avouer que M. le Cardinal de Mazarin joua et couvrit très bien son jeu en cette occasion*³⁷.

*M. de Bouillon qui s'aperçut bien que j'observais la différence de ce qu'il venait de proposer et de ce qu'il avait dit une heure devant...*³⁸

Il discerne leur « mine » et leur « jeu »³⁹, il découvre la pensée que voilent leurs paroles. « Voilà ce qu'il dit. Voici ce qu'il pensait »⁴⁰.

La richesse de l'imagination ne s'épuise pas là. Elle peut être une « puissance trompeuse », non pas exactement, au sens de Pascal, toutefois : elle est surtout une puissance créatrice, comme chez Baudelaire. Retz ne l'a point employée à la création de poèmes, bien qu'elle paraisse ici et là dans la composition des *Mémoires* ; mais, son imagination fut cette puissance qui « créa » sa vie, qui la cisela comme une authentique œuvre d'art. Ce qui explique son caractère « scénique », théâtral. Et nous rejoignons ainsi ce que nous entrevoyions du vrai monde de Retz, univers de « rêve-réalisé », au caractère — normalement — amoral, dans cette perspective. Donnez-lui quatre mille écus : il croit en tenir quatre millions⁴¹. Sur des fondements réels, il façonne mille

³⁴ p. 104.

³⁵ p. 59.

³⁶ p. 83.

³⁷ p. 236.

³⁸ p. 240.

³⁹ Cf. p. 46.

⁴⁰ p. 227.

⁴¹ Cf. p. 5.

chimères⁴². Son imagination agit en démiurge, suscitant un monde où tous les êtres devraient apprendre à s'insérer pour y jouer leur rôle. Il y aura des résistances : la pratique guidée par l'imagination tendra à y remédier.

Cette activité de l'imagination demeure sous le contrôle de l'esprit, qui chez Retz, au dire de la Rochefoucauld, avait de « l'élévation et de l'étendue ». Et les grandes choses exigent une hardiesse d'esprit qui n'est pas commune. « La hardiesse de l'esprit, qui est ce que l'on nomme résolution »⁴³, s'épanouit dans la fermeté et la présence d'esprit. Le Premier Président (qui n'était plus vraiment du Parti du Coadjuteur) se trouva un jour en une mauvaise posture : il ne perdit pas la tête :

« Je l'observai et je l'admirai » écrit Retz⁴⁴. Et puisque la fonction de l'esprit est de juger, s'il est hardi, son « jugement héroïque » aura pour principal usage de « distinguer l'extraordinaire de l'impossible »⁴⁵. Il empêche donc l'imagination d'échapper à la pratique, et maintient l'union de celle-ci avec la « spéculation ».

Le cœur

Une dernière faculté couronne cette gerbe de qualités éminentes. Le cœur, qui possède aussi sa hardiesse que l'on « appelle communément vaillance »⁴⁶, mais dont la réalité ne se révèle pas aussi simple qu'elle ne paraît tout d'abord. Si souvent Retz lui donne le sens, courant au XVII^e siècle, de courage, dignité — « l'esprit n'est rien dans les grandes affaires sans le cœur »⁴⁷ — il semble lui accorder aussi une acception différente dans la phrase que nous étudions. Quelle est-elle ?

Relisons ces lignes :

Je m'en remerciai, après en avoir examiné à fond l'intérieur, et je connus que cette opposition ne venait que d'un bon principe.

⁴² Cf. p. 1.

⁴⁴ p. 245.

⁴⁶ p. 19-20.

⁴³ p. 20.

⁴⁵ p. 20.

⁴⁷ p. 151.

Le cœur semble donc agir ici à la manière d'une cour suprême. Un peu plus tard, Retz rapportera :

... je ne fis pas seulement réflexion sur ce que je pouvais, parce que j'en étais très assuré ; je pensai seulement à ce que je devais, et je fus embarrassé⁴⁸.

Ainsi, il arrive au cœur — avant de le réaliser courageusement — de tempérer ce que l'imagination avait trouvé et ce que l'esprit ne désavouait pas dans son « jugement héroïque ». Il établit la distinction entre pouvoir et devoir. Faut-il parler d'une fissure ménagée par le cœur dans ce monde créé par l'imagination, dans ce grand jeu ? fissure au travers de laquelle pénétrerait subrepticement l'autre univers, avec ses « règles ordinaires », qui trouveraient là, enfin, leur revanche ?

Ou bien, faut-il parler du dernier coup de crayon pour que l'œuvre soit parfaite ? Retz a décidé de faire le mal par dessein, certes, mais afin d'être homme de bien pour le salut des autres.

Il comprend, grâce à la lumière apportée par la « contrariété qu'[il] trouvait dans [son] cœur » que la conjuration — si elle est purement et simplement en son pouvoir — doit toutefois respecter les exigences de son devoir. Il sera chef de parti travaillant contre « le Mazarin », mais non point contre la Cour.

M. de Bellière (...) me louait sur cela son esprit, et je lui répondis : « Il faut que le cœur y ait beaucoup de part. Les fripons ne gardent jamais que la moitié des brèves et des longues (...). J'en suis persuadé, et que M. de Bouillon n'eût pas été capable d'une perfidie »⁴⁹.

Le cœur n'a aucune parenté avec le fripon et le perfide. Retz se rend compte « qu'auprès des princes il est aussi dangereux de pouvoir le bien que de vouloir le mal⁵⁰ », aussi son jeu consistera-t-il à vouloir le mal en

⁴⁸ p. 94.

⁴⁹ p. 269.

⁵⁰ p. 86.

vue d'instaurer le bien, celui de son jeu, de sa pièce à lui.

*Quand je vis que la cour ne voulait même son bien qu'à sa mode et qui n'était jamais bonne, je ne songeai plus qu'à lui faire du mal, et ce ne fut que dans ce moment où je pris l'entière et pleine résolution d'attaquer personnellement le Mazarin...*⁵¹

Et il semble bien que — si l'on en croit l'auteur des *Mémoires* — le cœur ait gagné la partie. Nombreuses sont les protestations de désintéressement, de fidélité au devoir, à la Cour et à la paix générale⁵².

Lisons le billet qu'il envoie au Président de Mesme qui désirait connaître si le Coadjuteur voulait bénéficier de l'amnistie :

*Comme je n'ai rien fait, dans le moment présent, que ce que j'ai cru être du service du Roi et du véritable intérêt de l'Etat...*⁵³

Conclusion

Après cette explication de Retz par lui-même, si, une dernière fois, nous relisons notre texte, nous comprendrons mieux quelle position centrale il occuperait dans un essai de définition du Cardinal de Retz, à la fois auteur et acteur de ses *Mémoires*.

De plus, il semble que nous apercevions en filigrane la silhouette du « chef de parti » selon Retz. Mais si, comme tel, ce personnage est nouveau, original, il se profile en des termes de philosophie scolastique traditionnelle. En effet, prenons-les tous ensemble : ne pourraient-ils pas servir comme têtes de chapitres dans un « traité des facultés de l'âme » ? Sous un même habit, le personnage est tout autre !

⁵¹ p. 133.

⁵² « Je m'enveloppai pour ainsi dire dans mon devoir », p. 93 ; voir p. 241, 251, 276.

⁵³ p. 281.

Le mouvement extérieur comme son propre « mouvement intérieur », Retz le saisit et le transcrit comme une pièce dramatique où s'affrontent des acteurs et où l'action toujours rebondit. Image de la vie certes, mais n'y aurait-il pas derrière tout cela, au plus intime de l'homme, une inquiétude, née d'une insatisfaction ou d'une inadaptation ? Sous l'emprise de sa puissante imagination qui lui fournit toutes les « idées du possible » Retz ne peut vivre, il le sent, que dans son « rêve ». Mais à chaque instant, bien qu'il ne puisse « se reprocher aucune imprudence »⁵⁴, il doit se rendre à l'évidence et comprendre que la « fortune », le « destin », son « étoile », les « accidents », refusent toujours à son rêve les ... papiers de l'Etat civil. Tant mieux, loin de tout prosaïsme, il n'en demeurera que plus beau.

Gabriel ISPERIAN

⁵⁴ p. 5.